LETTRE
SUR UNE
INSCRIPTION PHÉNICIENNE
TROUVÉE À ATHÈNES

PAR M. AKERBLAD,

ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE S. M. SVÉDOISE EN FRANCE; MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BELLES LETTRES, HISTOIRE ET ANTIQUITÉS DE STOCKHOLM; CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES DE PARIS; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GOTTINGUE &c.



ROME
IMPRIMÉE PAR BOURLIÉ
1817.

A SON EXCÈLLENCE

MONSIEUR LE CHEVALIER D'ITALINSKI

Conseiller privé et Chambellan actuel de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, Son Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire près la Cour de Rome &c. &c.

A la première nouvelle de Votre nomination à l'ambassade de Rome, j'allois Vous écrire, Monsieur, pour avoir l'honneur de me rappeler à Votre souvenir et de Vous témoigner l'extrême plaisir que j'aurai de Vous revoir bientôt dans ce pays, après Votre longue et brillante mission dans l'Orient. Une considération pourtant me retint; celle, qu'à coup sûr Vous recevriez en même tems d'Italie, où Vous avez tant d'amis, une foule de lettres remplies des mêmes sentimens que j'eusse tâché d'exprimer dans la mienne, et qu'ainsi ma lettre resteroit confondue parmi celles de pur procédé et de compliment. Je pensois donc que je Vous ferois mieux ma cour, Monsieur, si ma lettre contenoit quelque chose qui la distingât de tant d'autres, et me rappelant Votre goût pour la littérature orientale, un goût qui sans doute n'a fait qu'augmenter pendant Votre résidence à Constantinople, je cherchai dans mes portefeuilles quelque morceau qui fût digne de Vous être présenté. J'étois encore occupé à cette recherche, lorsqu'

un savant voyageur anglois de mes amis, M. le Chev.r Gell, arriva à Rome et eut l'aimable complaisance de me communiquer une précieuse collection d'inscriptions grecques qu'il avoit copiées pendant ses voyages en Grèce et dans l'Asie mineure, et dont il me permit, très-obligeamment, de transcrire celles qui pourroient m'intéresser. Parmi ces inscriptions il s'en trouvoit une qui étoit accompagnée de deux lignes en lettres phéniciennes. Vous savez, Monsieur, combien sont rares les monumens dans cette langue. Ce fut pour moi un motif de donner la préférence à cette inscription pour l'hommage que je me proposois de Vous offrir à Votre arrivée à Rome. Quelque peu importante que soit l'inscription en elle même, ainsi que le commentaire que j'y ai joint, j'ose espérer, Monsieur, que Vous recevrez l'une et l'autre avec bonté, en Vous souvenant de l'usage qui de tout tems existe dans le pays que Vous venez de quitter, où un petit présent accompagne toujours l'hommage qu'on rend à un personnage respectable qui, à son tour, ne manque jamais d'accepter, même l'objet le plus insignifiant, avec quelque marque de bienveillance et d'intérêt.

Le monument dont je me propose de Vous entretenir est un cippe ou pierre sépulcrale, trouvé aux environs d'Athènes, et qui aujourd'hui appartient à M. Fauvel, Consul de France dans cette ville. M. Gell n'a pas indiqué les dimensions de la pierre; probablement elle aura été, avant qu'elle fut brisée, de quatre pieds environ; c'est aumoins la hauteur d'un autre cippe trouvé à Athènes, très ressemblant à celui-

ci, et qui contient également une inscription phénicienne que j'ai publiée, il y a plusieures années, dans les mémoires de l'Académie de Gottingue. Celui dont il s'agit ici est de marbre blanc. Le fleuron qui le surmonte est d'un travail élégant qui annonce l'époque, où les arts dans la Grèce étoient arrivés à leur perfection. Les feuillages, les enroulemens et les rosaces sont d'un goût et d'une délicatesse admirables. Une inscription phénicienne de deux lignes occupe l'espace entre la corniche et les rosaces. Plus bas se voit une inscription grecque qui ne consiste que dans ces deux paroles, dont la dernière lettre a été presqu'emportée par la cassure de la pierre:

ΝΟΥΜΗΝΙΟΣ

ΚΙΤΙΕΥΣ

Numenius de Citium. Cette inscription grecque devant servir de base à l'explication de l'inscription phénicienne, Vous me permettrez, Monsieur, de Vous en occuper un instant.

Le nom Numenius est assez commun; nous connoissons un Numenius d'Apamée en Syrie, philosophe platonicien, un Alexandre Numenius, rhéteur grec qui vécut sous Hadrien, et dont il nous reste encore un ouvrage, et plusieurs autres savans grecs de ce nom, sur lesquels on peut consulter Fabricius. On rencontre d'autres individus de ce nom dans les recueils d'inscriptions, sur tout dans celui de Chandler. Dans une inscription de Patara en Lycie qui m'a été communiquée, avec beaucoup d'autres du même pays, par l'intéressant voyageur anglois, M. Cockerell, je trouve un Ari-

starque, dont le père, le grand-père et le bisaïeul avoient le nom de Numenius. C'est aumoins ainsi que j'entends une expression qui se rencontre souvent dans les inscriptions de cette partie de l'Asie. Cette inscription étant courte et de plus inédite, méritera peut-être une place ici:

ΑΡΙΣΤΑΡΧΟΣΤΡΙΣΤΟΥ
ΝΟΥΜΗΝΙΟΥΠΑΤΑΡΕΥΣ
ΕΥΦΡΑΝΑΣΣΗΟΛΥΜΠΟΥ
ΠΑΤΑΡΙΔΙΤΗΕΑΥΤΟΥ
ΓΥΝΑΙΚΙΜΝΗΜΗΣΕΝΕ
ΚΕΝΚΑΙΦΙΛΟΣΤΟΡΓΙΑΣ

En fin, le nom de Numenius, écrit ΝΕΥΜΗΝΙΟΣ, se lit sur une médaille de Tarente.

Je parlerai de l'étymologie de ce nom lorsque je ferai l'analyse du nom phénicien qui y répond. Notre Numenius qui probablement se trouvoit à Athènes pour des intérêts du commerce, étoit originaire de Citium, petite ville, mais assez célèbre de l'isle de Chypre. J'observerai d'abord qu'il faut écrire le mot ΚΙΤΙΕΥΣ avec un seul t, ainsi qu'il se trouve gravé dans notre inscription, et non pas avec deux t, comme l'écrit Diogènes Laërce et quelques autres auteurs. Au reste je n'entreprendrai pas de faire l'histoire de cette ville; je ne parlerai pas de son fondateur Bélus, ni de Pygmalion son fils, auquel succeda Paphos, fondateur de la ville de ce nom. On sait que Citium étoit la patrie de Zénon, chef des stoïciens, et que Cimon général des Athéniens y est mort. Tout cela peut se lire dans Meursius

et les autres auteurs qui ont traité de l'ancienne histoire de l'isle de Chypre. Le peu de vestiges qui existent aujourd'hui de Citium, et que j'ai visités moi-même dans ma première jeunesse, ont été décrits par Pococke et Mariti. Le premier y a copié plusieures inscriptions phéniciennes, et il seroit à désirer que quelqu'un des gouvernemens qui entretiennent des consuls à Larneca, à peu de distance des ruines de Citium, donnât ordre pour que ces précieux monumens fussent jetés en platre, car les copies du docteur anglois sont, pour la plus part, trop peu exactes pour qu'on puisse les déchiffrer, et Mariti ne s'est pas du tout occupé de ces inscriptions. Il est vrai que ce dernier ainsi que Niebuhr avant lui ont voulu insinuer que ces inscriptions, loin d'être phéniciennes, pourroient bien être écrites en langue arménienne; et en effet il y en a aussi, s'il m'en souvient bien, quelques unes en cette langue, mais infiniment plus récentes que les inscriptions phéniciennes, et avec la moindre connoissance des langues orientales, il est aisé de distinguer l'une et l'autre écriture.

Voyons maintenant comment le nom de Numenius et celui de sa patrie Citium se trouvent rendus en phénicien, car il n'y a pas de doute que l'une et l'autre inscription n'ayent été déstinées à transmettre le même sens dans les deux idiomes. D'après les plaisanteries que le savant Eckhell s'est permises contre ceux qui s'avisent de vouloir expliquer des inscriptions phéniciennes, peut-être trouverez Vous, Monsieur, que j'entreprends cette tâche avec trop d'assurance; mais Vous allez voir que la chose n'est pas si difficile que l'a cru M. Eckhell,

et que ces inscriptions, pourvu qu'on nous en fournisse des copies un peu exactes, s'expliquent assez facilement.

Je dois d'abord prèvenir que M. Gell m'a communiqué trois copies de l'inscription qui nous occupe. Ces copies diffèrent entr'elles en plusieurs points, comme il arrive presque toujours lorsqu'on transcrit une écriture qu'on n'entend pas. Le mieux eut été sans-doute de faire mouler l'inscription en platre, ainsi que j'ai fait de celle que j'ai publiée dans les mémoires de Gottinque. Toutefois, en confrontant avec soin les trois copies, je suis parvenu à fixer avec assez d'assurance la valeur des lettres qui pouvoient présenter quelque doute dans chaque copie prise isolément, et je ne crois pas m'être trompé dans les leçons que je propose.

Voici, Monsieur, comment je lis notre inscription:

לבנחדש בן עבדמנדבת בן עבדשמש בן תגנצא מכתי

A' Ben-chodesch, fils d'Abedmindebeth, fils d'Abedschemesch, fils de Thagnizza, de Citium.

Examinons maintenant plus particulièrement tous ces noms propres, si toutefois Votre patience Vous permet de me suivre dans ces ennuyeuses recherches.

לבנחדש. Le nom de *Benchodesch* en phénicien répond parfaitement à celui de *Numenius* en grec qui dérive de νουμήνια, de la même signification que חֹדֶשׁ, *nouvelle lune*. Ce nom a pu se donner à ceux qui le portoient, parcequ'ils étoient nés le jour de la nouvelle lune. C'est ainsi que dans plusieurs pays on donne encore les noms de Pascal & de Noël aux enfans qui sont nés à Pâques ou à Noël. Les Juifs appellent souvent du nom de Sabathaï ceux qui naissent le samedi. Peut-

être aussi que l'usage du nom de Numenius, ou Ben-chodesch, tire son origine de la vénération que de tout temps les peuples de l'Orient ont temoigné pour la lune, sur-tout lorsqu'après avoir disparu pendant quelques nuits aux yeux du vulgaire, elle reparoit de nouveau sur le firmament. On sait que le jour de la nouvelle lune étoit célébré par les Hébreux, les Persans, & d'autres peuples de l'Asie. Les Parsis observent encore aujourd'hui des fêtes semblables. Jusqu'aux Turcs, quelques rigoureux qu'ils soyent sur le culte exclusif de l'Etre suprême, ils ne sont pas entièrement insensibles à l'apparition du croissant. En voyageant avec des caravanes, j'ai quelques fois vu des graves Osmanlis, lorsqu'ils apperçurent la lune qui se détachoit des rayons du soleil couchant, élèver les mains vers cet astre, en récitant une courte prière. Enfin, Niebuhr nous a fait connoitre une tribu d'Arabes qui porte le nom de بنی هلال, *fils de la nouvelle lune*. Ce nom remonte sans-doute aux temps où le Sabéisme était encore la religion dominante de l'Arabie.

Les noms de la forme de celui de Ben-chodesch sont d'une haute antiquité dans l'Orient. Nous connoissons de la Bible ceux de *Ben-jamin*, *Ben-hadad*, *Ben-decar*, *Ben-chail* & plusieurs autres. Les Syriens ont quelques noms semblables, comme *Bar-laha*, *Bar-daira*, *Bar-nemré*. Ceux qui connoissent les langues orientales savent que le mot *Ben* qui signifie *fils* en hebreu, ainsi que *Bar* en syriaque, exprime dans cette composition une participation de la qualité qui est indiquée par le substantif qui l'accompagne. C'est ainsi que pour rendre sexagénai-

re, octogénaire, on dit *fils de soixante*, *de quatre-vingt ans*. De même Ben-chodesch se rendroit mal par *fils de la nouvelle lune*; c'est par un adjectif équivalant à νουμήνιος, si tel adjectif existoit, qu'il faudroit l'expliquer.

Les Phéniciens avoient des noms de femmes qui suivoient cette même analogie. Dans une des inscriptions de Pococke[9] je trouve le nom de בתנעם *fille de la grace*, c'est a dire *gracieuse*, qui repond a Πάγχαρις, Ἔυχαρις, Ἐπίχαρις des Grecs, à *Grata*, *Gratiosa* des Romains. Les Hébreux ont aussi quelques noms semblables, par exemple *Bathseba*.

Numenius, dans l'inscription grecque, est uniquement désigné par sa patrie, sans qu'il soit fait mention de son père, ni de ses aïeux. Dans l'inscription phénicienne, au contraire, nous trouvons sa généalogie jusqu'à son bisaïeul inclusivement. Cette pompe orientale d'ancêtres nous est connue par d'autres monumens. Dans l'inscription de Malte, le teste grec ne fait mention que du père de Denis et de Sérapion qui ont dédié le monument à Hercule, tandis que le phénicien nous donne encore le nom du grand-père de ces individus. La meme chose se remarque dans une des inscriptions palmyréennes du Capitole, celle qui est accompagnée d'une version grecque, dans laquelle se trouve simplement le nom d'Héliodore fils d'Antiochus; non seulement le père, mais encore l'aïeul et le bisaïeul sont nommés dans l'inscription en langue de Palmyre. Les Grecs de l'Asie mineure ont imité cet usage, comme on le voit par une foule d'inscriptions publiées par

Pococke, Chandler et d'autres. Dans la collection déjà citée d'inscriptions de M. Cockerell, il y en a plusieures trouvées dans la Lycie, la Pisidie, et la Cilicie où ces longues généalogies se rencontrent.

בן עבדמנדבת, *fils d'Abedmindebeth*. Le nom du père de Numenius est composé d'*Ebed*, *esclave* ou *serviteur*, et de *Mindebeth*, substantif qui ne se rencontre pas dans la Bible hébraïque, ni dans les versions chaldéennes. La racine, cependant, d'où dérive ce mot est assez usitée dans l'un et l'autre dialecte, ainsi que les substantifs d'une autre forme נדבה, נדבותא, *libéralité*, *munificence*. La forme מנדבת qui probablement exprimoit le même sens, est trés usitée tant en hébreu qu'en chaldéen. Il se pourroit pourtant que ce mot fut le nom d'une divinité phénicienne. Ce qui me le fait soupçonner c'est que nous avons le nom מפלצת *Miphlézeth*, exactement de la même forme, qu'on croit désigner le Phallus. Mindebeth étoit peut-être la *Libera* des Romains, comme ܬܪܬܐ *Tarata* (la portière) des Syriens étoit leur *Vesta*, et ܓܕܠܬ *Gadlat* (la tisserande) la Minerve Ἐργάνη ou Ἐργατις.

A l'occasion du nom Abedmindebeth, on peut remarquer le goût que les Phéniciens et en général les peuples de l'Orient ont de tout temps eu pour les noms composés du mot qui signifie esclave. Dans l'inscription de Malte nous avons un עבדאסר que je prononce *Abedosir*, qui correspond au Grec ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ, et que je crois signifier *Esclave d'Osiris* (1). On sait qu'Osiris est

(1) Voyez ma dissertation intitulé: Inscript. phoeniciæ oxoniensis nova interpretatio, Paris 1802.

souvent comparé à Bacchus par les Crecs. Ce nom d'Abedosir se rencontre aussi dans l' inscription d' Oxford, ainsi que celui de עבדססם, *Abedsusim*, dont j' ai également parlé dans la dissertation que je viens de citer. Dans plusieures inscriptions de Pococke se trouvent des noms semblables, mais ses copies sont si peu exactes qu' on n' ose pas trop s' y fier. L' inscription phénicienne trouvée par moi à Athènes, et dont j' ai donné l' explication dans les mémoires de Gottingue (*), offre encore deux noms de cette espèce, עבדתנת *Abedtanat* et עבדשמש *Abedschemesch*. Ce dernier se trouve également dans celle qui nous occupe dans ce moment. Enfin, les anciens nous ont conservé le nom un peu défiguré d' *Abdolonyme*, dont tout le monde connoit l' histoire.

En hébreu nous avons un *Abdéel*, un *Abedmelec* et d' autres noms semblables. Les Syriens chretiens ont leurs *Ebedjeschu*, *Ebedmeschih*. Même chez les Ethiopiens des noms équivalens se rencontrent: *Gabra-mascal* (esclave de la croix) *Gabra-marjam* (esclave de Marie) et plusieurs autres.

Enfin les Arabes font aussi usage de ces noms, mais ils observent ordinairement de ne faire entrer dans cette composition que le nom de Dieu ou quelqu' une de ses quatre-vingt-dix-neuf épithètes, comme *Abdulla*, *Abdulaziz*, *Abdulhamid*, *Abdulcader*. Les Persans sont moins scrupuleux à cet égard; ils disent, par exemple, *Ali-couli*, *Giafer-couli*, *Heider-couli*, esclave d' Aly, de Giafer, de Heider. On a même vu le fameux Nadir

(*) Voyez Note I.

prendre le nom de *Tahmasp-couli*, esclave de Thamas, pour flatter son souverain qu'il finit par trahir.

De même que les hommes chez les Phéniciens se faisaient un honneur d'être les esclaves de quelque divinité, ou de quelque vertu personnifiée, les femmes s'honoroient du titre de leurs servantes. Dans l'inscription d'Oxford nous avons une *servante d'Astarte* אמתעשתרת, car c'est ainsi qu'il faut lire le nom qui se rencontre à la troisième ligne de cette inscription (*). Jl y a peut-être de pareils noms dans les autres dialectes, mais je n'ai présent à la mémoire que le seul nom *Amtulhabib* (servante de l'ami) femme de Behader Schah.

בן עבדשמש, *fils d'Abedschemesch*. Ce nom du granpère de Numenius signifie *esclave du soleil*. Dans l'autre inscription trouvée à Athènes, ce nom est rendu par celui d'*Héliodore* en grec. C'est ainsi que les Orientaux établis dans la Grèce, ou qui avaient des rapports fréquens avec les Grecs, prirent des noms analogues à ceux qu'ils portoient dans l'Orient. En cela pourtant ils n'étoient pas très conséquens; ce même nom d'Héliodore correspond dans l'inscription palmyréenne du Capitole à celui de *Jarchi* ירחי, qui, étant dérivé du mot qui signifie *lune*, n'avoit peut-être pas d'analogue parmi les noms propres usités dans la Grèce. Au reste, cet usage de deux noms, l'un oriental, l'autre grec, étoit fort commun, même dans les temps moins reculés, et l'on pourroit en donner nombre d'exemples. Pour re-

(*) Voyez Note II.

venir au nom d'Abedschemesch que nous avons vù traduit par celui d'Hèliodore, on pourroit se demander pourquoi il n'ètoit pas plutôt rendu par Hèliodulos, selon l'exacte signification du nom phènicien ? C'est, à ce que je crois, parcequ'à cette èpoque, peut-être antérieure au siècle d'Alexandre, les noms ainsi composés n'auroient guères fait fortune parmi les Grecs. Lorsque ce peuple a été entièrement subjugué et que l'humilité chrétienne a remplacé l'orgueil national, les noms propres ont aussi subi une rèforme, et depuis long temps il n'est pas rare de rencontrer dans la Grèce des Θεόδουλοι et des Χριστόδουλοι.

Il nous reste un quatrième nom, celui du bisaïeul de Numenius. Nulle part les trois copies de M. Gell ne diffèrent plus que dans le groupe de lettres qui composent ce nom. Toutefois, en admettant seulement celles qui sont parfaitement dèterminées dans chaque copie, et en supposant un *Gimel* la seconde lettre qui est ainsi figurée dans quelques médailles, (*) il en rèsulte le nom תגנצא *Thagnizza* que nous allons analyser, car il est hors de doute que les noms propres des Phèniciens, ainsi que ceux de tous les peuples, ont une signification. Voici comment je crois ce nom composé : en Chaldéen תגא, aussi bien que ܬܓܐ en Syriaque et تاج en arabe signifie *couronne*; ou, si vous voulez, *tiare* ou *mitre*. Ce mot qui est encore en usage dant tout l'Orient, est, selon Herbelot, d'origine persanne. Toutefois je ne le trouve pas dans les vocabulaires Zend et

(*) Voyez Note III.

Pehlvi, et il se pourroit que ce mot, comme tant d'autres qui sont en usage dans le persan moderne, fut tiré de l'arabe. Ce qui est sûr c'est que ce mot avec les formes verbales qui en dérivent, sont en usage dans les trois dialectes orientaux que je viens de nommer, et rien n'empêche qu'il n'ait pu exister égalcment dans le phénicien. Quoiqu'il en soit, passons à l'autre partie du nom qui nous occupe, נצא. Ce mot qui en chaldéen signifie *fleur* se rencontre dans la version chaldéenne de la Bible pour rendre le terme hébraique ציץ qui est de la même origine. Le verbe נצץ tant en hébreu qu'en chaldéen signifie *briller* et dans le dernier dialecte, encore *fleurir*, ce que les Hébreux expriment ordinairement par le verbe ציץ. Je ne crois pas me tromper en attribuant au substantif phénicien la valeur de fleur. Le nom *Thagnizza* signifie donc *couronne de fleurs* ou *couronne fleurie*. Cette recherche dans le nom d'un particulier n'a rien de surprenant pour ceux qui sont familiers avec les noms pompeux des Orientaux. Les Arabes font usage des noms *Tageddin*, couronne de la religion, *Tagelmulc*, couronne de la royauté, et peut-être d'autres de cette espèce.

Le nom que nous venons d'analyser me fait souvenir d'un autre fort ancien nom qui a beaucoup occupé les savans. C'est celui de תגרמה *Thogarma* qui se lit dans le dixième chapitre de la Génèse, où sont contenues les généalogies des peuples connus aux Hébreux. On est aujourd'hui assez convenu de reconnoitre que la plupart des noms que contient ce chapitre désignent, non pas des individus, mais des nations et des peuplades,

et les anciens interprètes ont conjecturé que Thogarma pouvoit indiquer les Arméniens ou les Ibères, les Cappadociens ou les Galates. Bochart s' est décidé en faveur des Cappadociens, et Michaëlis, après avoir long tems balancé entre diverses nations, donne enfin la préférence aux Arméniens. L' opinion manifestée par l'historien Joseph que Thogarma pouvoit signifier les Phrygiens, a été rejetée par l'un et l'autre de ces savans. Cependant, si, en s'écartant un peu de la ponctuation des Masorètes, on prononçoit ce nom *Thagrama*, une étymologie se présenteroit, pour ainsi dire, d' elle même qui confirmeroit l' opinion énoncée par Joseph que les Phrygiens doivent être entendus par le בית־תגרמה de la Bible. Nous savons que *Thag* signifie *tiare* ou *mitre*; *Ram*, *Rama* est un adjectif qui veut dire *élevé*; or, qui ne pense pas d' abord au bonnet phrygien si connus par les monumens? On sait que quelque particularité de la coiffure a plus d' une fois donné le nom à toute une nation, par exemple aux *Cara-calpacs* et aux *Kizil-basch*, et pourquoi les Hébreux n' auroient-ils pas de même désigné par la *hauteur de leurs bonnets*, une nation éloignée avec la quelle ils n'avoient que peu de rapports de commerce ou d' amitié, et dont le nom national leur pouvoit paroitre difficile. Au reste, ceci n'est qu' une simple conjecture à la quelle je n' attache aucune importance, sachant bien combien les étymologies sont trompeuses.

Mais il est tems de venir au dernier groupe de lettres que présente notre inscription, et qui doit contenir le nom de Citium, la patrie de Numenius. La première

lettre de ce groupe étant un peu douteuse, j'étois d'abord tenté de la prendre pour un *he* et lire חכתי, ce qui exprime exactement ΚΙΤΙΕΥΣ du grec. C'est ainsi qu'Artémidore de Sidon, dans l'autre inscription athénienne que j'ai fait connoitre, est désigné par sa patrie הצדני, ΣΙΔΩΝΙΟΣ. Toutefois, comme dans une des copies que j'ai sous les yeux, la première lettre est indubitablement un מ, je tiens pour sûr que c'est la préposition qui en hébreu signifie *de*, *ex*, et qui n'est qu'une abréviation de מן. Le nom de Citium est donc כתי, *Kiti*, et non pas כתים, comme le veut Meursius. Ceci ne paroit qu'une minutie, mais qu'on ne peut négliger lorsqu'il s'agit de fixer l'orthographe du nom d'une ville assez célèbre dans l'antiquité.

Au reste, il se pourroit que toute l'isle de Chypre fut appelée כתים dans les temps les plus reculés. Le témoignage de Joseph est formel à cet égard. Χέθιμος, dit il (*) Χεθιμὰ τὴν νῆσον ἔσχεν. Κύπρος αὕτη νῦν καλεῖται, καὶ ἀπ' αὐτῆς νῆσοί τε πᾶσαι, καὶ τὰ πλείω τῶν παρὰ θάλασσαν, χεθὶμ ὑπὸ Εβραίων ὀνομάζεται. Μάρτυς δέ μοι τοῦ λόγου μία τῶν ἐν Κύπρῳ πόλεων, ἰσχύσασα τὴν προσηγορίαν φυλάξαι. ΚΙΤΙΟΣ γὰρ ὑπὸ τῶν ἐξελληνιασάντων αὐτὴν καλεῖται, μὴ δ'ὄυτως διαφυγοῦσα τοῦ Χεθίμου τὸ ὄνομα. J'ai transcrit tout ce passage d'autant plus volentiers que le vrai nom de Citium s'y trouve; car, en ôtant de ΚΙΤΙΟΣ la terminaison grecque, il en reste ΚΙΤΙ, ainsi que notre inscription nous présente ce nom qui diffère de celui de l'isle que Joseph écrit Χεθίμ. Nous apprenons encore de ce passage que ce dernier nom étoit com-

(*) Ant. Jud. L. 1. Cap. 6.

mun à plusieures isles et lieux maritimes, et en effet, il seroit difficile d'appliquer à l'isle de Chypre tous les passages de la Bible où ce nom se rencontre. Aussi quelques savans ont entendu l'Italie par כתים dans la prophétie de Daniel, Ch. XI. v. 30. Quoiqu'il en soit, nous sommes assurés par notre inscription, c'est à dire par un document irrécusable et national, du véritable nom d'une des villes principales de cette isle, où la langue phénicienne, à l'époque où l'inscription fut gravée, étoit encore en usage.

Mais fixer cette époque et déterminer l'âge de ce monument, voilà ce que je n'ose pas entreprendre. Avec le petit nombre d'inscriptions phéniciennes que nous possédons, et qui toutes manquent de date, il ne nous est pas permis de juger avec certitude de l'âge d'un monument par la forme des lettres et de créer ainsi une paléographie phénicienne. L'écriture de notre inscription étant à peu près la même que celle de l'autre monument phénicien trouvé à Athènes, je juge qu'elle est environ du même temps. L'une et l'autre sont vraisemblablement plus anciennes que l'inscription de Citium, transportée à Oxford, dont les lettres sont plus maniérées. L'inscription de Malte est peut-être antérieure à ces trois monumens, mais l'écriture en est moins soignée. Les deux paroles grecques qui accompagnent notre inscription, ont été copiées avec beaucoup de soin par M.Gell, de la grandeur de l'original, et, à en juger par la forme des lettres, notre monument pourroit être antérieur au siècle d'Alexandre. On sait qu'à cette époque l'isle de Chypre avait ses pro-

pres rois, après qu' elle se fut soustraite à la dépendance de Tyr. Si cependant les ornemens un peu prodigués du fleuron qui surmonte ce monument, paroissent indiquer une époque un peu plus récente, au moins faut-il avouer qu'il ne pourra pas être très postérieur au beau siècle du conquérant de l' Asie. Ce fut vers ce temps que le père de Zénon et sans-doute avec lui plusieurs autres citoyens de Citium, visitèrent Athènes pour des affaires du commerce; et j'aime mieux croire que Numenius fut quelque riche négociant de leur nombre, que de le supposer un des compagnons ou disciples de Zénon lui-même qui, comme on sait, passa sa vie à Athènes où il mourut vers la CXXX.me Olympiade. Outre que notre monument paroit antérieur à cette époque, un grave stoïcien, ce me semble, auroit eu une tombe beaucoup moins élégante que n'est celle de notre Numenius.

Voila, Monsieur, tout ce que j'ai cru devoir relever au sujet de ce monument. Si j' eusse voulu suivre l' exemple de feu mon ami le père Fabrizy qui a écrit deux volumes de préface à l'explication qu' il se proposoit de faire, et qu' il n'a pas faite, de deux médailles phéniciennes du Cardinal Borgia, Vous recevriez de moi, au lieu de cette courte notice, un assez gros livre; car rien n'est plus facile que d'en faire avec d'autres livres. C' est cependant cette manie de tout dire qui a un peu décrédité le métier d' antiquaire aux yeux des gens du monde, qui trouvent risible cette haute importance que nous attachons à des objets souvent fort peu intéressans. Toute découverte nouvelle, quelque petite

qu' elle soit ; a sans-doute son prix et mérite d' être déposée dans l' immense archive des connoissances humaines ; mais gardons nous des longs commentaires qui ne font qu'entraver le vrai savoir.

Après cette apologie de la petitesse de mon commentaire, auquel, comme Vous voyez, je tâche de donner un peu de relief pour le rendre moins indigne de Vous être présenté, il ne me reste qu' à Vous prier, Monsieur, de l' agréer comme une marque de mon respectueux dévouement et de la haute considération avec laquelle j' ai l' honneur d' être &c.

NOTE I.

Voyez : Comment. Societat. reg. scient. Gotting. t. XIV. pag. 227. Cette inscription est à la vérité fort courte, pas tant cependant que le pense Mgr. Bres (Malta illustrata p. 95.) qui dit qu'elle ne consiste que dans trois mots, ce qui prouve seulement qu'il ne l'a pas vue. Il dit encore qu'on n'en peut tirer aucune lumière ponr la connoissance de la langue phénicienne, ce qui n'est pas exact, car, sous le rapport de paléographie, cette inscription ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle nous offre la véritable forme de deux ou trois lettres qui, jusqu'à sa déconverte, étoient douteuses. Comme cette inscription est peu connue en Italie, je la placerai ici pour corriger une faute que j'ai commise dans ma notice insérée dans les mémoires de Gottingue :
מצבת זכר בחים לעבדתנת בן עבדשמש הצדני mot à mot : *Monument à la mémoire parmi les vivans, d'Abedtanat fils d'Abedschemesch, Sidonien*. L'inscription grecque qui accompagne l'inscription phénicienne est la suivamte : ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ ΣΙΔΩΝΙΟΣ.

Or, dans ma notice j'ai écrit le nom phénicien qui répond à Artémidore, *Abedtelct*, et j'ai formé sur l'explication de ce nom des conjectures qui aujourd'hui tombent d'elles mêmes, puisque j'ai depuis vérifié sur le platre que je possède de cette inscription, et que je n'avois pas sous les yeux lorsque je fis ma notice, qu'il faut lire *Abedtanat*. Ce nom *Tanat* est sans-doute celui d'une divinité asiatique, qui répond à la Diane ou Artemis des Grecs. En effet Clément d'Alexandrie (protr. V. p. 57.) parle d'une divinité qu'il appelle *Ἀφροδίτη ταναΐς*, dont la statue fut placée par Artaxercès dans les temples des principales villes de la Perse. Bochart a mal à propos changé ce nom en *ἀναΐτις*, puisque nous voyons par Eustathe (in Dionys. ad. v. 845.) qu'une déesse *ταναΐτις* étoit connue jusqu'en Arménie. Xénophon, Polybe, Strabon et d'autres auteurs parlent de cette déesse, dont le nom est toujours plus ou moins défiguré dans leurs textes, et ils la comparent tantôt à Vénus, tantôt à Minerve, mais le plus souvent à Diane. Dans le second livre des Macha-

bées le nom de cette déesse est écrit Ναναΐα. Tanat, de l'inscription d'Athénes, paroit être son véritable nom, estropié de tant de manières par les écrivains grecs. On peut comparer la ⲚⲈⲒⲐ des Egyptiens qui, avec l'article, pourroit s'écrire ϯⲚⲀⲎⲦ, *la miséricordieuse*.

NOTE II.

J'allois placer ici une note pour corriger quelques erreurs dans ma dissertation sur l'inscription d'Oxford, et à cette occasion je me proposois de parler des deux inscriptions en langue de Palmyre qui se trouvent dans le muséum du Capitole. Barthélemy les avoit lues, à quelques fautes près, assez bien, mais le père Giorgi qui a voulu faire mieux que Barthélemy, a composé une explication de ces inscriptions la plus singulière du monde. Cependant, la crainte de de faire une note trop longue m'a arrêté, et au moins je n'aurai pas le tort d'avoir tout dit.

NOTE III.

Cette lettre se lit sur les médailles de Cadix, אגדר. Je la trouve encore sur une médaille qui a singulièrement embarassé les savans. On peut voir chez Eckhell (Doct. num. t. III. p. 405.) les étranges explications que Pellerin et Bayer ont données de cette médaille, dont le revers offre une légende phénicienne, disposée sur quatre lignes. Tout homme qui connoit tant soit peu l'hébreu doit confesser que l'une et l'autre de ces explications sont absolument inadmissibles, pour ne par dire extravagantes. Voici comment je lis ces lignes, en suppléant deux fois la lettre *jod* que les Phéniciens sont en usage de supprimer : לצדנים אשפים באנאפת צר Littéralement : *des Sidoniens, auxiliaires dans l'armée de Tyr*. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à quelle époque se rapporte cette épigraphe ; il suffit que les lettres phéniciennes soient bien déterminées et qu'elles présentent un sens simple et intelligible.

Il y auroit beaucoup à dire des interprétations qu'on nous a don-

nées jusqu' ici des médailles phéniciennes, et cela ne peut se faire dans une note. Mais, qu' il me soit permis d' ajouter un mot sur ces belles médailles siciliennes à légende punique, si communes dans les cabinets. Barthélemy en a bien lu plusieures, mais tant lui que Swinton, Pellerin et Dutens les ont attribuées à des villes obscures où certes elles n' ont pas été frappées. L' épigraphe, comme je l' entends, ne se rencontre en entier que sur une seule de ces médailles, celle qui présente d' un côté le devant d'un cheval, couronné par la victoire, et de l'autre un palmier. Les légendes de l' un et l' autre côté lues ensemble forment cette phrase : מחנת קרת חדשת, *le camp* ou *l' armée de Carthage*. Sur les autres médailles de cette espèce on lit : עם מחנת, עם חמחנת, שעם מחנת *le peuple*, ou *pour le peuple du camp*, c'est a dire, le gouvernement militaire des Carthaginois en Sicile. Sur un revers se trouve : עם שלקרת *le peuple de la ville*, ce qui encore doit s' entendre de Carthage. Un autre revers offre cette légende : מחשבים (jod est ici supplée) ce qui signifie que la monnoie a été frappée pour l' usage ou par ordre des *questeurs* ou commissaires de l' armée des Cartaginois. On attribue ces médailles à Palerme ; ce qui est certain c' est qu' elles sont de fabrique sicilienne. Tout le prouve, même les fautes dans l' écriture punique. Dans une de ces médailles, on voit toutes les lettres placées en contre-sens, ce qui ne pouvoit guères arriver qu' à un ouvrier étranger. Ce qui est constant c' est que ces médailles ne portent jamais l' indication de la ville où elles ont été frappées.

I M P R I M A T U R.

Si videbitur Rm̃o Patri Sacri Palatii Apostolici Magistro.

Candidus Maria Frattini Archiepiscopus Philippens. Vicesg.

I M P R I M A T U R.

Fr. Philippus Anſossi Ord. Praed. Sacri Palatii Apostolici Magister.